

Patrick DANCET

Le reflet dans le miroir

Du même auteur

Demain est une autre vie – Editions BOOKELIS novembre 2016

Dans les mailles du filet – Editions BOOKELIS janvier 2017
– Editions EdiLivre juin 2014

Le secret de Carnabaou – Editions BOOKELIS mars 2018

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5850-5

© Patrick Dancet, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

CHAPITRE 1 - LA POLENTA.

Le rideau métallique de l'épicerie remonte en grinçant. « Il faudra que j'y mette de la graisse », pense Daniel.

Dehors, il fait encore sombre. L'air est humide. Il ne fait pas chaud, mais Daniel ne craint pas le froid. Il ne le craint plus désormais. Dans le ciel, des nuages s'accumulent. Daniel lève le nez un instant. Dubitatif, il fait la moue. « Non, il ne devrait pas pleuvoir ». Il ne faut pas chômer : le grossiste va bientôt arriver et les étals doivent être prêts. Oui, il aurait dû le faire hier soir, mais il n'a pas voulu laisser Simon seul. Hier soir, Simon était triste, comme souvent. Daniel est resté, longtemps, à lui tenir la main. Une main longue et fine. Mais robuste aussi.

Une camionnette tourne au bout de la rue. C'est Max qui arrive !

- Salut Daniel ! Déjà au turf ?
- Comme toi mon vieux !

La rue est vide ! A cette heure matinale, tout le monde dort encore. Une place libre dans la rue permet à Max de se garer juste devant le magasin : pour une fois, ils n'auront pas à faire trop d'allées et venues.

Max arrête son moteur et descend. C'est un grand gaillard. Grand est bien le terme : il lui faut toujours du temps pour extirper sa grande carcasse de la voiture. Aussi large que grand, Max est un ancien militaire. Il aime bien manger et par-dessus tout boire. On pourrait le croire empâté par son embonpoint, mais, aussi surprenant que cela puisse paraître,

il est agile. Il rejoint Daniel qui a déjà ouvert le hayon arrière. Il a préparé son diable et tient en main la feuille de commande en papier pelure jaune.

- J'ai tout ce que tu as demandé, mais les tomates ne sont pas du pays. Je me demande comment font les gens pour manger ça !
- Par habitude.

Daniel n'est pas bavard : il lui dirait bien que parfois quand on a faim... Mais non ! Max est gentil et il n'a pas envie de parler de tout ça !

Max ne connaît pas Daniel depuis très longtemps. Cela fait à peine 6 mois que Daniel travaille pour Simon. Il ne sait rien de lui et Daniel ne parle pas beaucoup. Mais il l'aime bien. Chaque matin, il commence toujours sa tournée par l'épicerie. Il ne saurait pas dire pourquoi, mais il a vite lié amitié avec Daniel.

Les cagettes s'accumulent rapidement sur le diable. Ils travaillent vite sans geste inutile. Daniel coche au fur et à mesure ce qui sort du camion. Puis il donne un coup de reins et le diable disparaît dans la boutique. Daniel travaille vite, mais sans jamais se hâter. Max vérifie également la marchandise qui entre dans la boutique afin qu'il n'y ait pas d'erreur.

- Voilà ! Le compte est bon !
- On va boire un coup ?

Non, Daniel ne boit pas. Il ne boit jamais ! Max ne peut s'empêcher de lui poser chaque jour la même question. Max est un obstiné. Il connaît la réponse par cœur, mais dans le

midi, une réponse c'est comme le mistral : un tourbillon qui apparaît soudainement et disparaît aussi vite. C'est changeant comme la vie. Un jour, Daniel acceptera !

- Non, merci Max ! Je n'ai pas le temps. Il faut que j'installe la marchandise avant l'arrivée des clients.
- Tant pis, demain peut-être ?
- Peut-être, oui !

Max lui serre la main : la poigne de Daniel est ferme, mais sans violence. Max remonte dans sa camionnette, s'installe avec quelques difficultés dans l'habitacle étroit. Il met le contact, salue d'un geste amical Daniel et démarre. Il tourne bien vite le coin de la rue. Une autre livraison l'attend. Il va rejoindre Annette. Annette, la belle blonde aux formes généreuses. Max hésite toujours entre une bonne bouteille ou une belle entrecôte, mais jamais devant une femme. C'est son péché mignon !

Daniel regarde le livreur s'éloigner et disparaît dans le magasin avec un hochement de tête. Simon n'est pas encore descendu. Il descend de plus en plus tard en ce moment. Daniel déballe les cagettes et arrange les légumes et les fruits sur l'étalage. Il aime beaucoup sentir le parfum frais des légumes. Il a tellement mangé des légumes douteux avant. Il aime lustrer les fruits puis donne un dernier coup de chiffon à poussière sur les bouteilles exposées sur le comptoir.

Voilà !

Daniel se recule et observe les étals. Il traque la moindre erreur. Il ne supporte pas les erreurs. Les clients peuvent arriver maintenant.

Mais il est encore tôt ! Madame Armande ne viendra pas avant une bonne demi-heure. Daniel a le temps d'aller boire

son café : bien chaud, bouillant même. Rien ne peut remplacer la sensation du liquide qui descend dans le gosier et qui réchauffe jusqu'aux os. C'est la vie qui coule en lui. Une vie qui n'a tenu parfois qu'à un fil. Il en faut si peu pour tout perdre !

Daniel, sans quitter « la boutique », se dirige vers la petite cuisine située au fond du magasin. De là, derrière une paroi vitrée dépolie, on voit tout ce qui se passe.

Du bruit dans l'escalier ! Simon se lève enfin et descend.

Daniel remplit la cafetière italienne, la seule qui fasse du bon café. Toutes les cafetières électriques ne valent rien. Il finit de visser la cafetière et la met sur le gaz.

- Bonjour, Daniel, déjà levé ?
- Bonjour, Simon, comment allez-vous ce matin ?
- Oh ! Mes vieux os n'aiment pas le matin. C'est trop dur de se lever dans ce froid. Mais il faut bien !
- Pourquoi ne pas rester au lit jusqu'à 8 heures ?
- Il faut toujours être là pour accueillir les clients. Maman disait toujours que c'est notre politesse que de recevoir les clients comme si c'était des amis.
- Mais je suis là Simon ! Je peux recevoir les premiers clients, vous savez !
- Oui, je sais mon brave, mais que veux-tu : j'ai toujours eu l'habitude de me lever et d'ouvrir. Maman descendait toujours plus tard, car elle ne pouvait pas recevoir sans s'être habillée et coiffée. Maintenant c'est toi qui me remplaces, mais comme personne ne peut remplacer maman...

Simon s'interrompt et un voile de tristesse traverse ses yeux bleu pâle. Daniel prépare deux tasses sur un plateau. La cafetière commence à chantonner. Une bonne odeur de café se

répand rapidement dans la cuisine. Simon passe la tête et hume l'air. Il a retrouvé son visage des bons jours, celui du temps heureux, celui du temps où sa mère vivait encore. La tristesse ne dure jamais bien longtemps. Simon est un homme courageux et volontaire. Il ne se laisse pas aller souvent et cela passe rapidement.

- Hum ! Que j'aime l'odeur du café, moi ! dit-il en se caressant le ventre.
- Oui, c'est une senteur merveilleuse. Moi, elle me fait toujours rêver à des voyages dans les pays chauds. J'imagine des cargos atterrissant après des mois de mer. L'air est doux et les filles parfumées...
- Ah ! Les filles ! Tu en as connu beaucoup toi ?
- Non seulement deux et cela m'a suffi !
- Pardon, j'oubliais.
- Ce n'est pas grave, on a tous un accro quelque part sur le cœur. Venez boire votre café : c'est meilleur quand il est chaud.
- Oh non ! Je connais ton café bouillant. Je préfère le laisser refroidir avant, sinon il va me déchirer les entrailles.

C'est chaque matin la même chose : les deux hommes ont des conceptions opposées quant à la dégustation du café. C'est devenu un rituel à force. Une manière de bien commencer la journée. Daniel sourit, car avec Max c'est aussi un rituel, pas tout à fait le même et pourtant si proches malgré tout. Le rituel de l'amitié que l'on réaffirme. C'est important l'amitié, car c'est ce qui est au début, avant même l'amour et c'est ce qui reste quand on a perdu tout le reste. Et quand on perd l'amitié, alors, tout est perdu.

Madame Armande est à l'heure, comme toujours. Elle entre dans le magasin et c'est Simon qui l'accueille. Elle prend, chaque jour, une salade, des légumes pour la soupe, un pain et son journal. Cela fait des années que c'est ainsi. Chaque personne a besoin de ses petits rituels, ses petites manies. Madame Armande ne serait pas elle-même sans eux.

Simon connaît parfaitement ses habitudes, mais feint de découvrir ce qu'il aura l'honneur de lui servir avec juste une pointe d'étonnement pour flatter la vieille dame et lui donner toute l'importance qu'elle mérite.

- Alors, Madame Armande ! Aujourd'hui, nous avons reçu de superbes avocats. C'est délicieux. Certains prétendent les manger avec une pointe de fromage frais légèrement aillé, mais, pour ma part, je les préfère nature.

Madame Armande n'est pas dupe du manège de Simon, mais, pour rien au monde, elle ne dérogerait à sa partition matinale :

- Monsieur Simon ! Vous savez bien que je n'aime pas changer. Des avocats !!! Et pourquoi pas des juges ? Non, non, merci. Mais, je vois que vous avez de belles salades ce matin ! Je vais me laisser tenter par cette scarole. J'aime beaucoup la salade. La scarole craque sous les dents. C'est un régal. Après tout, à mon âge, on peut bien se faire un petit plaisir, n'est-ce pas ?
- Une scarole blonde comme vos cheveux chère madame Armande. Vous m'en direz des nouvelles. Une saveur incomparable. Un croquant des plus

subtils. Je ne sais laquelle de vous deux est la plus craquante d'ailleurs !

Simon cueille la salade comme s'il la ramassait directement dans le champ. Il retire les premières feuilles et l'enveloppe dans une feuille de papier.

- Monsieur Simon, vous êtes un vil flatteur...

Daniel sourit et s'absorbe dans la dégustation de son breuvage. Il connaît la chanson par cœur. Souvent, mais sans jamais avoir osé poser la question, il se demande pourquoi Simon ne s'est jamais marié. C'est pourtant un séducteur né et il a été bel homme dans sa jeunesse. Il soupçonne certaines clientes de ne venir que pour lui. Mais Daniel respecte trop cet homme pour vouloir entrer dans les secrets de son bienfaiteur. Chacun a ses secrets et il n'est jamais bon aux autres de vouloir y prendre place sans la permission du propriétaire.

- Oh, j'ai envie de ce beau bouquet de légumes pour la soupe. Une journée sans soupe de légumes...
- ... Est une journée sans douceur et sans chaleur. Oui Madame Armande. Finalement, vous êtes une grande philosophe ! Je vous envie de connaître si bien la vie. Et avec ça, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?
- Philosophe ! Moi !? Monsieur Simon, je ne connais rien à ces modernités. De mon temps, dans l'atelier de couture où j'étais petite main, la vie se résumait à coudre sans se piquer le doigt pour ne pas tâcher l'ouvrage. La patronne disait toujours : « Armande, enfile les aiguilles l'une après l'autre. Jamais en même temps. Tu ne pourras jamais tenir deux fils en même temps. » Voilà ce que je connais de la vie !

Sans oublier la soupe !!!

- Evidemment... Jamais sans la soupe.

Le jeu se poursuit inlassablement. Daniel admire Simon pour sa patience. Lui n'en a pas autant et n'en a jamais eu même avant quand il était payé pour en avoir.

- Daniel, tu peux venir ?

Daniel reprend le chemin de la boutique. Une nouvelle cliente vient d'entrer. Elle est nouvelle dans le quartier. Daniel n'a pas l'œil exercé de Simon, mais, jusque-là, aucune cliente en fauteuil roulant n'a franchi la porte de l'épicerie.

La porte est étroite et la jeune femme a du mal à passer. Daniel se précipite pour l'aider, mais le regard de la jeune femme le dissuade de poursuivre. Avec beaucoup d'adresse, en tordant sa bouche d'une manière bizarre sous l'effort, elle réussit à franchir l'obstacle et s'avance jusqu'au comptoir. Elle prend tout son temps pour observer le magasin.

Le modernisme n'est pas de mise ici : Simon a toujours tenu à garder le magasin dans son état d'origine : celui du temps où son père et sa mère tenaient la boutique. Il émane un charme suranné du vieux comptoir de bois ciré. C'est une grande pièce rectangulaire. Des rayonnages en bois occupent entièrement les murs jusqu'au plafond. Dans chaque angle, les étagères s'arrondissent. Une grande échelle de bois, également, coulisse ainsi à l'infini autour du magasin. Au sol, un grand comptoir trône au centre de la pièce. Il est chargé de pots, de grands bocaux en verre et de boîtes en bois. La boutique sent un mélange d'épices, de fromage et de bois vernis. Le parfum de l'épicerie qu'aucune grande surface ne pourra jamais donner à ses clients bavards et

bruyants. C'est le parfum de l'exotisme et du voyage culinaire. C'est le parfum de l'épicier – agent de voyage immobile où le cœur et le goût y trouvent, chacun, leur place de choix.

Simon occupe une petite chaire, montée sur une estrade sur laquelle est posée la caisse enregistreuse. C'est peut-être le seul élément de modernité, car il a remplacé la vieille caisse quand elle a rendu l'âme. Avant, c'était sa maman qui tenait ce rôle de chef d'orchestre, lui se contentant d'être le musicien, l'homme-orchestre. Mais, l'âge avançant, il a remplacé sa maman et Daniel a pris sa place. Mais Simon ne peut s'empêcher de revenir par moment à son « ancien métier » comme il aime à le dire. C'est lui qui, le premier, se précipite vers la jeune femme, laissant le soin à Daniel de ranger les courses de Madame Armande.

La jeune femme observe tout cela sans paraître étonnée. Par moments, elle se hisse à la force de ses bras sur son fauteuil pour regarder plus haut. Le fauteuil pivote en tous sens. Mené avec dextérité.

- Bonjour Monsieur ! Je voudrais une tranche de Gorgonzola.

Elle désigne le comptoir à fromage réfrigéré qui se trouve dans le prolongement du comptoir. Tous les fromages de la Terre y sont représentés. Simon, en grand connaisseur, se fait fort de pouvoir offrir à ses clients tous les fromages du monde. En réalité, il offre tous ceux qu'il aime et ceux qu'il peut encore trouver chez de petits producteurs.

- C'est un excellent choix, Madame. Il a été affiné selon les règles et vous retrouverez les saveurs incomparables de la Lombardie. Si je puis me permettre, je vous conseille de le consommer sur une

bonne tranche de pain de campagne grillé ou mieux encore sur une tranche de Polenta.

- Polenta ? Qu'est-ce que c'est ?
- Vous ne connaissez pas la Polenta ? Vous n'êtes pas du midi sans doute !
- Non je viens d'arriver. Je suis née en Bretagne. Mais je ne pense pas que cela se voit tellement.
- Ah la Bretagne ! J'aurais aimé y aller un jour. Mais je ne peux laisser mon magasin : sinon comment feraient mes clientes !

La jeune femme paraît surprise de tant d'exubérance de la part de ce vieux monsieur. Elle le regarde en penchant la tête légèrement. Elle sourit doucement, les lèvres à peine entrouvertes. Elle ouvre de grands yeux qui semblent rire.

- Vous ne connaissez donc pas la Polenta ! Tu entends ça Daniel, Madame ne connaît pas...
- Mademoiselle ! S'il vous plaît !
- ... Pardon Mademoiselle ! ... Daniel vient donc expliquer à cette demoiselle les secrets de la cuisine italienne.
- Tu sais bien que je n'y connais rien Simon !
- Allez, ne fais pas le timide et viens ici !

Se tournant vers la jeune femme, Simon hoche la tête et se penche pour prendre la tomme de Gorgonzola. Il la pose sur une « planche » de marbre et après avoir passé son couteau quelques instants au fusil à aiguiser, il le place sur le fromage et attend. La jeune femme ne bouge pas.

Au bout d'un temps, il lève un sourcil interrogateur.

- Comme cela ?

La jeune femme qui était en contrebas doit se soulever légèrement en s'appuyant sur ses coudes.

- Oh pardon ! Oui ! Ce sera parfait pour moi. Je n'ai pas un gros appétit !
- Mais chère demoiselle, ce fromage se mange sans appétit. Il suffit de le laisser fondre dans sa bouche pour être transporté dans la petite cité de Gorgonzola. Fermez les yeux un instant et venez respirer. C'est la fin de la journée. L'air se fait léger et doux. Les rayons du soleil se font moins ardents. Un vent léger balaie la campagne. Des bruits montent lentement du fond de la vallée. On dirait que la nature a attendu cet instant magique pour se remettre à vivre. La chaleur a été tellement éprouvante jusque-là. Ecoutez ! On peut entendre les vaches lasses revenant des pâturages alpestres et qui viennent un instant se rafraîchir à la fontaine du village. L'eau est fraîche et après leur longue marche, les bovins remercient, eux aussi, Dieu. Ce soir, durant la traite, elles donneront encore un délicieux nectar crémeux. Apprêté, il deviendra ce merveilleux fromage.
- Mademoiselle n'écoutez pas ce vieux fou : il est capable de tout quand il parle de fromage.

Daniel vient de raccompagner madame Armande jusqu'à la sortie. Il revient vers le comptoir. La jeune femme se met à rire. Son rire cristallin résonne dans la grande pièce.

- Il a raison, je vais goûter ce fromage dès mon retour à la maison. J'adore les voyages et celui-là promet d'être magnifique. Mais je ne sais toujours pas ce qu'est la Polenta, sinon, j'aurais essayé aussi.
- Tu vois, tu ne fais pas bien ton travail. Mademoiselle

veut de la Polenta et tu ne la sers pas.

C'est au tour de Daniel de rire. Simon sait toujours tourner les situations à son avantage. Daniel aime ce vieil homme, car sans lui où serait-il à cette heure ?

- Pardon Professeur ! Je vais immédiatement renseigner cette charmante cliente.

Daniel se racle la gorge et attaque : « La Polenta, chère mademoiselle, qu'est-ce que c'est ? : C'est avant tout la base de la cuisine montagnarde et paysanne. Obligatoirement confectionnée de semoule de maïs, elle tire son origine du nord de l'Italie, mais elle a conquis les autres provinces en prenant des accents différents. Ferme dans les provinces vénitiennes et du Friuli, elle devient crémeuse dans les Abruzzes. ...

Daniel parle d'une voix assurée et lente. Il forme ses mots, les prononce comme s'il les sculptait. Il les modèle et les forme afin qu'ils soient précis et justes. Il retrouve des accents et des intonations perdues et oubliées.

- Tu vois, avec un peu de bonne volonté...
- Silence Professeur !

C'est la jeune femme qui, visiblement amusée, vient d'interrompre Simon. Se rendant aussitôt compte de son impolitesse, elle rougit en pinçant ses lèvres et en inclinant sa tête.

- Oh, comme c'est charmant ! Regarde Daniel, notre petite demoiselle rougit. Mais non ! Je vous prie de me pardonner d'avoir interrompu Daniel. Pour me

faire pardonner, je vous offre un autre morceau de fromage.

- - Oh, non ! Je suis confuse...
- Tatata ! J'ai dit et je ne veux pas être contredit !

Daniel sourit une nouvelle fois à la jeune femme et reprend son commentaire. Simon lui a passé ce virus : il faut donner au client l'envie de savourer tout ce qu'il achète. Depuis 6 mois que Daniel est avec Simon, il a été de découverte en découverte sur la nature humaine.

- ... Donc. Il existe plusieurs types de Polenta : la blanche. C'est la Polenta la plus courante - on la retrouve dans les régions de Trieste et de Montfalcone. Elle accompagne les produits de la mer. La Polenta ambrée. C'est la Polenta des provinces des plaines qui accompagne davantage les volailles et les cèpes. La Polenta rougeâtre originaire des montagnes de la Carnia, plus forte en goût, elle se marie agréablement avec le gibier.
- Mais, excusez-moi : comment la prépare-t-on ?
- Euh... Oui ! Bien sûr ! ...

C'est au tour de Daniel de rougir légèrement. Il doit faire attention de ne pas trop donner de détails insignifiants, mais veiller à ce que les clientes repartent en sachant cuisiner les produits vendus.

- ... Aujourd'hui elle est très facile à préparer. Il suffit de suivre la recette inscrite sur le paquet. Avant, elle était toujours confectionnée de la même façon, avec force muscle et patience dans les énormes chaudrons de cuivre au-dessus du feu. Chaque jeune fille se

devait d'apprendre à la confectionner comme toute bonne « mama » italienne.

- Et puis, on peut la manger de diverses manières.

Simon ne peut s'empêcher de venir ajouter son petit commentaire. Il doit montrer qu'il est le seul Maître à bord.

- On la mange le plus souvent nature, encore tiède, nappée de beurre ou de jus de viande, refroidie, tranchée et frite dans l'huile ou dans le beurre, nappée de sauce tomate ou de pesto, servie avec une fricassée de légumes, gratinée au four avec un Montasio râpé, coupée en cubes et incorporée à un bouillon pour un potage rapide ou farcie de gorgonzola et passée au four.
- Eh bien, dites-moi ! Je ne savais pas que j'étais entrée dans une épicerie encyclopédique. Bon, si c'est écrit sur le paquet, je devrais pouvoir me débrouiller toute seule !
- Mademoiselle ! Ici, servir nos clientes, c'est leur donner toutes les informations dont nous disposons pour mieux les satisfaire.
- Je suis ravie de le savoir et je reviendrai sans doute. J'aimerais également une salade, 4 pommes et un pain de campagne pas trop gros, et... un paquet de Polenta, bien sûr !
- A la bonne heure !

Sophie sourit et son œil brille d'amusement. Quand elle a décidé de franchir le pas de la porte, elle voulait juste trouver de quoi se nourrir. Elle n'aime pas faire les courses,

mais elle aime encore moins aller dans les grandes surfaces dans lesquelles elle ne se sent jamais à sa place. C'est trop grand, trop plein. Les gens la bousculent et la poussent. On dirait toujours qu'ils sont indisposés par cette fille handicapée en fauteuil. Quand elle veut attraper un article trop haut placé, elle doit presque en faire l'aumône. Elle déteste ça ! Elle n'aime pas voir les regards de pitié qui s'abattent sur elle. Ici, au moins, on ne la prend pas pour une « chose ».

Daniel prépare immédiatement les provisions et les place dans un sac en papier. La jeune femme lui demande de bien vouloir le ranger dans le sac accroché derrière son siège. Puis elle se dirige vers la caisse. Simon prépare son compte et l'arrondit comme souvent à l'avantage du client.

- Ravi de vous avoir satisfaite et au plaisir de vous revoir bien vite.
- Je suis moi-même ravie et je reviendrai pour vous dire des nouvelles de la Polenta et du Gorgonzola !

La jeune femme paie et sort. Cette fois, Daniel a pris soin de lui faciliter la sortie en dégageant la cagette qui se trouvait dans le passage. La jeune fille lui sourit de nouveau et appuie fermement sur les roues de sa chaise. Elle enjambe la marche à l'entrée avec adresse et s'éloigne en tournant à droite. Elle se dirige jusqu'au passage protégé et attend que le feu passe au rouge pour traverser. Sur l'autre trottoir, elle disparaît dans une ruelle adjacente. Daniel la suit des yeux puis regagne le magasin.

Simon est de très bonne humeur. Il sifflote en nettoyant son couteau à fromage. Daniel disparaît dans la réserve, car il doit encore sortir le contenu des cagettes qui ont été livrées. Absorbé par son travail et ses pensées, il entend à peine Simon.

- De quoi ? crie-t-il soudain !
- Je dis qu'il faudra penser à fabriquer un petit plan de descente en bois pour permettre à nos clients handicapés d'entrer sans difficulté.

Daniel sourit de nouveau : il vient d'avoir la même pensée. Dans le même temps, il réalise qu'il a souri encore une fois. Voilà bien longtemps que la journée n'a pas été si belle !

CHAPITRE 2 – INÈS.

La matinée est bien avancée. Daniel fait une pause. Comme il ne fait pas froid, il sort sans sa veste. Toulon est une ville du sud. Même en hiver, il ne fait jamais bien froid. Malgré tout, les Toulonnais trouvent toujours à redire du temps et de la météo. Daniel met les mains dans ses poches et prend la grande rue qui descend jusqu'au port. Il aime depuis toujours l'odeur de la mer et les bateaux. Mais il n'a jamais pu monter sur une embarcation sans avoir aussitôt le mal de mer. Une fois, il a voulu tenter le diable en prenant le bateau qui relie le port de Toulon à celui de Saint-Mandrier, la presqu'île en face. Dès qu'il a mis le pied sur le ponton flottant, il a ressenti les premières nausées et a dû renoncer à son projet de « voyage ».

Pour lui, tout est voyage. Même le bout de la rue équivaut à l'idée même de voyager. Sa vie est jusqu'à présent une expédition tourmentée et hasardeuse.

Il est maintenant sur les quais : il longe le port. Le soleil encore timide en ce mois de mars le réchauffe. Il tourne en direction du quai du petit rang, longe le quai des pêcheurs et poursuit jusqu'au bout du quai, jusqu'à la passe. Il respire à pleins poumons. Cela lui fait du bien, tellement de bien !

Là, il s'assoit sur le banc de béton qui soutient le phare vert d'entrée de la vieille darse et admire le paysage. Il repense sans arrêt aux sentiments divers qui l'ont traversé ce matin. Cette jeune femme, sans le vouloir, a réveillé des souvenirs. Il n'y a pas si longtemps, tout compte fait, Daniel était dans la rue, crasseux et misérable. Il a passé dix ans de sa vie

dans la rue. Si Simon ne l'avait pas recueilli, il y serait sûrement encore à moins d'avoir crevé dans un coin.

Un bruit de haut-parleur le sort un moment de sa torpeur. Un bateau à touristes s'apprête à sortir du port. Le capitaine annonce fièrement comment ils vont naviguer aux confins de la rade, rade merveilleuse et unique en Europe. Ses passagers vont pouvoir admirer le fleuron des mers : le porte-avions nucléaire Charles de Gaulle...

Daniel se désintéresse vite des boniments du capitaine. Deux ans déjà ou à peine moins...

... Daniel fréquentait régulièrement les rues menant au marché, comme beaucoup de ses compagnons de misère. Ils venaient là, en milieu de journée pour les moins courageux ou très tôt le matin. Daniel préférait venir au plus tôt. Il avait fait ainsi connaissance avec quelques maraîchers. Il aidait, contre quelques légumes ou fruits frais, à décharger les caquettes des camionnettes. Certains venaient de leurs entrepôts voisins sur des carrioles datant d'un autre temps. Des carrioles à bras. C'était dur à tirer. Daniel était d'une constitution solide et pouvait venir en aide. Pendant tout le marché, il restait assis contre un mur, la main tendue dans l'espoir de quelques pièces. Contrairement aux autres il ne buvait pas : du moins il ne buvait plus. Une nuit, il avait failli mourir sur le trottoir : c'était l'hiver, en plein mois de janvier, et il s'était endormi, complètement noir. C'est une patrouille de flics qui l'avait réveillé à deux heures du matin, complètement transis. Il avait gelé très fort cette nuit-là ! Transporté à l'hôpital Chalucet, il était resté dans un état sérieux durant 3 jours. Une gentille infirmière l'avait chouchouté : le lavant, le faisant manger et lui trouvant des vêtements propres et chauds. C'est elle qui lui avait expliqué pourquoi il ne de-

vait plus boire. Sur le moment, il aurait préféré que les flics ne le trouvent pas. Il en aurait fini avec tout ça. Mais aujourd'hui, assis sur ce petit bout de quai, il comprenait qu'elle avait eu raison de lui tenir tête quand il l'envoyait bouler.

- Merde ! Mais comment n'ai-je pas réalisé cela avant. Mon vieux, tu baisses de plus en plus.

Daniel se parlait très souvent avant. Avant Simon ! Depuis, son brave vieux patron parle tellement pour deux, qu'il n'a pas besoin de dire grand-chose ni à Simon ni à lui-même. Il avait jusqu'à aujourd'hui, oublié cette infirmière. Et là, tout à coup, il vient de comprendre pourquoi cette femme s'était tant battue pour qu'il reste parmi les vivants. Il la connaissait !

Du moins, il l'avait connue dans une autre vie. Mais c'était il y a longtemps. Faut-il croire qu'elle s'était souvenue de lui ? Pourtant, il avait tellement changé qu'il avait du mal à se reconnaître. Mais c'était la seule explication à tant de dévouement. Inès ! C'était Inès !

Il lui avait fallu tout ce temps pour se rendre compte que cette jeune femme n'avait pas agi ainsi seulement avec la foi et l'amour de son métier. Inès ! Comment ne l'avait-il pas reconnue ? Et puis, finalement, cela ne valait-il pas mieux ? Il n'avait plus honte depuis longtemps de ce qu'il était ou était devenu.

Daniel tourne son visage vers la mer. Une petite brise de mer vient lui caresser les tempes qui lui font si mal à cette heure. Tant de souvenirs à ensevelir, à noyer. Le vent ne parvient pas à chasser ces maudits souvenirs qui lui collent à la peau !

Un goéland joue avec le vent léger : il monte et descend sans battre des ailes, se laissant porter par le courant. Parfois, il pique rapidement vers la surface de l'eau en quête d'un poisson. Mais la chasse n'est pas toujours bonne et l'oiseau remonte majestueusement. Il reprend sa place dans l'air et repart, sans cesse, sans lassitude, en chasse. Daniel est le poisson et les souvenirs sont ses goélands : jamais ils ne lui laissent un instant de répit. Jamais ? Sauf quand il est avec Simon.

La pause est bientôt finie et Daniel, à regret, abandonne le quai, l'oiseau et la mer. Il refait le chemin inverse, mais sans passer par le port. Il préfère le calme des petites ruelles étroites de la basse ville. Il les connaît par cœur et sait où passer et à quelle heure pour y être tranquille. En arrivant devant l'épicerie, Monsieur Jandrin s'apprête à entrer.

- Monsieur Jandrin ! Quel plaisir de vous voir ! dit Simon. Voilà plusieurs jours qu'on n'a pas eu de vos nouvelles !
- Ah ! Mon cher ami ! Je suis parti quelques jours chez ma fille à Valence. Quel vent ! C'est épouvantable. Je ne pourrais pas y vivre. Comment font les gens ? C'est un mystère. On a raison de dire que l'on est bien que chez soi.
- Votre fille est à Valence maintenant ?
- Oui, elle a été mutée depuis octobre. Elle a un joli appartement dans le centre : une belle terrasse bien exposée. Mais, surtout exposée au vent. Il paraît qu'on respire mieux ainsi ! Quelle blague ! Moi, je me suis surtout enrhumé.
- Alors, il vous faut les bons médicaments du père

Simon !

Daniel invite Monsieur Jandrin à entrer.

- Ah ! Daniel ! Veux-tu bien servir Monsieur Jandrin ?
Il faut que je téléphone pour la livraison de demain.

Daniel pose sa veste, noue autour de sa taille son tablier bleu. Il retrousse ses manches de chemises.

- Alors Monsieur Jandrin, qu'est-ce qu'il vous faut ?

Monsieur Jandrin est un ancien comptable. Il vit dans le quartier depuis plus de 30 ans et ne l'a que très rarement quitté. Il est veuf depuis 5 ans et occupe son temps en aidant des associations locales. Il aide aussi Simon à faire sa comptabilité. Daniel l'aime bien, car il n'est pas très bavard et sait toujours avec précision ce dont il a besoin. Daniel le sert rapidement et avant qu'il ait tapé les différents prix sur la calculatrice, Monsieur Jandrin lui annonce le total. C'est un petit jeu auquel il aime se livrer : c'est, pour garder ma tête dit-il ! Et il a raison ! Daniel devrait en faire autant, cela lui éviterait de ne pas se souvenir des années plus tard d'un visage rencontré.

En début d'après-midi, même en hiver, les rues se font désertes. Chacun vaque à son travail ou se repose au chaud. L'hiver n'est jamais très froid, mais le Toulonnais est frileux. Il frissonne au moindre éternuement de la météorologie. Dès que le mistral se lève, c'est alors une véritable catastrophe : le mauvais temps dans toute son horreur. S'il vient à pleuvoir – ce qui est rare – le Toulonnais commence par apprécier « parce qu'il faut bien que la nature se désaltère ! » Mais que cela dure plus de quelques heures et c'est

le recommencement du déluge. Cela devient rapidement un hiver pourri, un hiver comme on n'en a jamais connu. Certains prétendent même qu'ils n'ont jamais connu un hiver aussi cataclysmique. A Toulon, on aime tout exagérer. Peut-être pour faire concurrence à la voisine, Marseille, pourtant championne en ce domaine.

Simon ne ferme jamais boutique. « Le client doit toujours trouver la porte ouverte ! » dit-il. Daniel va se reposer dans sa petite chambre attenante au magasin. Elle n'est pas bien grande et peu de souvenirs y sont accrochés. Daniel n'aime pas les souvenirs. Il les a chassés de sa tête une bonne fois pour toutes, car ils lui ont fait trop de mal, parfois.

Les a-t-il vraiment chassés ? Sournois, moqueurs ou vindicatifs, ils surgissent pourtant. Inès ! Voilà un souvenir ! Un souvenir de sa jeunesse.

*

* *

Un petit bout de femme droite dans ses bottes et fière de ses connaissances. C'était en seconde au lycée de Draguignan. Il la revoit assise au deuxième rang de la classe. Ses lunettes rondes toujours au bout du nez, lui donnant un air d'intellectuelle. C'était une élève, assez brillante au demeurant, pour qui Daniel avait de la sympathie. Mais le temps avait passé et il n'avait pas fait le rapprochement. Bien que les deux villes ne soient pas très loin l'une de l'autre, un monde et une histoire les avaient séparés, opposés.

Mais voilà, la machine à broyer vient de se mettre en marche une nouvelle fois. Chaque fois que le temps d'avant surgit, une douleur « mortelle » s'empare de son crâne. Les tempes lui battent et sa vue se trouble. Il est pris de vertiges. Il secoue sa tête violemment. En général, cela suffit à faire peur à ses souvenirs. Mais, aujourd'hui, la douleur ne part pas. Elle est là, tapie sous son crâne, prête à le dévorer. Elle

a failli le faire plusieurs fois. Mais Inès lui a interdit de répondre à l'appel de la bête dans ce lit d'hôpital. Drapée de sa blouse blanche, l'élève s'est faite dirigeante. En désespoir de cause, il se dit qu'il vaut mieux laisser échapper ce souvenir-là. Un de moins !

Classe de seconde, lycée Jean Moulin. Daniel avait été nommé deux ans auparavant. Comme toujours dans l'éducation nationale, les mutations étaient hasardeuses. Prof de français, il avait eu un poste en histoire. Au début, il avait protesté, mais ce n'était pas un prof certifié. Il était vacataire. Il devait accepter. Avec le temps, il se prit à aimer ce qu'il faisait, mais ne pouvait s'empêcher de mêler histoire et littérature. Les lycéens l'aimaient bien ! Enfin c'est ce qu'on lui disait. Inès était lycéenne dans sa classe. Il avait été attiré par le regard de cette jeune fille. Toujours concentrée, ne riant jamais des blagues, parfois lourdes des garçons. Que les garçons peuvent être bêtes à cet âge ! Inès était sérieuse et son travail exprimait ce sérieux. Une fois, à la fin du cours, elle était venue lui poser une question sur une de ses remarques de cours. Ils avaient poursuivi la conversation, à bâtons rompus, au petit café installé en face du lycée. Elle lui avait expliqué que réussir était vital pour elle. Ses parents immigrés ne parlaient pas le français. Elle voulait réussir afin que ses parents soient fiers d'elle. Cette jeune fille avait touché Daniel. Ils avaient pris l'habitude de se voir à la sortie du lycée. Il n'y avait jamais eu aucune relation intime entre eux. C'étaient deux amis qui se comprenaient. Daniel, aussi, avait beaucoup galéré dans sa jeunesse. Ses parents étaient morts quand il était très jeune. Il avait 8 ans et s'était retrouvé dans un orphelinat en Corrèze.

Un matin, le proviseur du lycée l'avait convoqué dans son bureau. Il venait de recevoir une lettre anonyme dans la-

quelle on évoquait des relations très intimes avec une élève du lycée. Daniel eut beau s'expliquer et réfuter toutes ces allégations, le proviseur mit fin à son contrat et il fut renvoyé. Le proviseur admit qu'il n'y avait pas de preuve suffisante, mais qu'il devait veiller à la tenue morale de son établissement. Daniel était vacataire – Daniel sautait !

Il rentra chez lui ne sachant comment annoncer cette tuile à sa femme.

*

* *

- Daniel !
- Hum ???
- Oh, Daniel viens tout de suite !
- Qu'est-ce qu'il y a encore ?

C'est la voix de Simon. Ce diable de bonhomme est déjà dans sa boutique. Il n'est que trois heures ! Daniel se lève et chasse ses pensées d'un hochement de tête. Il n'a plus de douleur. Pour une fois, cela lui a fait du bien. Il se sent en pleine forme.

- Oh ! Simon ?!
- Ah Daniel ! Figure-toi que Madame Wlassov vient d'être emmenée en ambulance !
- Quoi ? Marina ? Quand cela est-il arrivé ?
- A l'instant !

Madame Wlassov est une dame charmante, avec un petit accent slave. Elle a fui, il y a longtemps, la Russie et s'est installée à Toulon, car dans sa jeunesse, son père lui en parlait souvent. Il était marin et il était venu avec l'escadre russe en 1893. Marina Wlassov est tombée amoureuse de Toulon et

quand elle a dû partir loin de sa terre natale, elle a choisi le seul port qu'elle connaissait en dehors de Cronstadt.

Souvent Marina vient dans l'épicerie et raconte sa vie. Daniel aime beaucoup cette mamie, comme il l'appelle. Elle est fière de son passé et de sa ville natale.

- Non ! cherrrrr ami. On écrrrrit souvent Crrrronstadt ainsi, mais la vérrrritable orrrrthogrrraphe est Kronstadt. Beaucoup trrrrop de gens ne rrrespectent pas suffisamment l'orrorthogrrraphe.
- Vous avez mille fois raison Marina.

La vieille dame n'aime pas qu'on l'appelle par son nom. Daniel veille toujours à respecter son désir, mais Simon se refuse à l'appeler autrement que « Madame Wlassov » !

- Ce n'est pas correct de tutoyer les clients, enfin !
Daniel rit toujours quand elle vient, car entre Simon et elle, ce sont souvent des disputes à n'en plus finir là-dessus.
Un jour, Marina lui a apporté une vieille photo de sa ville. Elle avait écrit dessus le nom en russe « Кронштадт ». Au dos de la carte, elle avait écrit à la plume : « Kronstadt en russe s'écrit Кронштадт . C'est une ville du nord de la Russie, située sur l'île de Kotline, dans le golfe de Finlande ».

Daniel court dans sa chambre et, prenant sa veste au vol, il décroche la photo du mur au-dessus de son lit et ressort.

- Où vas-tu ainsi ? demanda Simon.
- A l'hôpital !
- Mais tu ne sais même pas dans quel hôpital elle est ?

Daniel s'arrête net. Stupide! Je suis stupide. C'est vrai, comment savoir où elle a été emmenée ?

- Comment puis-je savoir où elle est ?
- On va téléphoner aux urgences !

Simon prend le téléphone et compose le numéro. Daniel n'utilise jamais le téléphone. C'est un oiseau de malheur, répète-t-il. Il refuse tout net de le décrocher même si Simon est occupé. Simon a même fini par acheter un répondeur à cause de lui.

Simon parle un grand moment, entrecoupé d'attentes interminables. Daniel piaffe d'impatience.

- Oui... Oui... Merci encore !

Simon raccroche. Il s'éponge le front.

- Alors ???
- Alors, Madame Wlassov est aux urgences de Chalucet, et...

Daniel n'écoute pas davantage son vieil ami. Il sort en trombes. Encore une fois, cet hôpital ! Et juste le jour où les souvenirs l'ont ramené là-bas ! Coïncidence ?

CHAPITRE 3 – MARINA WLASOV.

L'hôpital Chalucet se trouve dans la partie haute de la ville. Daniel marche vite. Il traverse le boulevard de Strasbourg sans même prendre garde au trafic pourtant dense à cette heure. Il longe le jardin et se présente à l'accueil.

- Bonjour Madame. Une vieille dame du nom de Marina Wlassov a été admise chez vous dans l'après-midi. Je voudrais prendre de ses nouvelles.
- Êtes-vous un membre de sa famille ?
- La pauvre dame n'a plus de famille depuis bien longtemps. Elle vit dans la même rue que moi et... Tenez, voici une photo d'elle quand elle était jeune.

L'infirmière jette un regard distrait à la photo et prend le combiné téléphonique. Daniel, comme pour conjurer le sort, détourne le regard et s'oblige à lire les affiches épinglées au mur.

- Monsieur ? Puis-je savoir votre nom ?
- Je m'appelle Daniel Lerda et je travaille dans l'épicerie « Les Clarines » sur le Cours Lafayette.
- Veuillez attendre dans la salle à votre gauche. Madame Wlassov est avec un médecin. On vous appellera.

Daniel s'installe dans la salle située derrière le comptoir d'accueil. Les sièges sont plutôt confortables. Daniel prend une revue et se plonge dans une lecture insipide. Rapidement, son esprit reprend son cours vagabond.

*

* *

Inès, le lycée, sa femme. Nelly...

Nelly, la jeune et belle mathématicienne !

Il l'avait connue à la fac de Marseille. Ils n'avaient pas le même cursus, mais se croisaient souvent au restau « U » comme on disait alors. Nelly était une jeune anglaise venue en France pour parfaire son français. Elle avait l'intention de faire de la recherche en physique nucléaire et la Provence est un centre réputé dans le monde avec Cadarache.

Le coup de foudre avait été réciproque. Nelly l'avait coiffé avec son plateau-repas un midi au restau « U ». Daniel avait reçu une assiette de purée sur la tête. Passée la stupeur, Nelly avait ri. Le timbre clair et joyeux de sa voix avait ensorcelé Daniel. Très naturellement, il avait trempé son index dans la purée, l'avait porté à sa bouche et l'avait goûté.

- Il manque un peu de sel, avait-il dit d'un ton presque britannique : flegmatique !

Nelly aimait son humour également. Très vite, ils étaient sortis ensemble et Daniel avait senti qu'il pourrait construire quelque chose de merveilleux avec cette femme pleine d'esprit et d'humour. Elle aussi avait un adorable petit accent.

*

* *

- Tiens, se dit Daniel, j'aime les femmes qui ont un accent ! Ou alors, j'aime les femmes étrangères ! Ou alors, j'aime les femmes extraordinaires. Non ! Je les apprécie, mais ne les aime plus !

*

* *

Ils avaient vécu ensemble dans un parfait amour durant 10 ans. Leurs métiers auraient pu les séparer, mais Daniel avait fait le choix de ne pas demander de poste fixe et avait préféré-

ré suivre son épouse dans les différents laboratoires de recherche. Il était devenu vacataire dans l'enseignement : un poste précaire et mal payé. Nelly s'en moquait, car elle avait une situation confortable et Daniel avait fait cela pour elle. La vie aurait pu être très heureuse, mais un drame les avait petit à petit éloignés. Nelly n'avait pas eu d'enfant. Au début, ils furent tour à tour patients. Le travail de Nelly était stressant. Les emplois peu sûrs de Daniel le perturbaient. Ils mirent l'absence de grossesse là-dessus. Puis ils firent toutes les analyses afin de mieux comprendre. C'était Daniel qui était stérile. Un psychologue lui expliqua avec force conviction que cette stérilité n'était pas fonctionnelle, mais psychologique. Elle venait de son enfance dramatique et de la disparition de ses parents. Daniel accepta de faire une analyse. Mais rien n'y fit. Au contraire, cette analyse déclencha chez lui des cauchemars oubliés, des nuits d'insomnie. Peu à peu Nelly et lui s'éloignèrent dans leur lit, dans leur sommeil, dans leurs rêves d'enfants et de famille heureuse. Seul l'amour les unissait encore. Le lien était fragile, mais il tenait bon. Un moment, Nelly parla d'adoption. Mais Daniel éluda l'idée. Nelly finit par ne plus en parler.

*

* *

- Monsieur ?... Monsieur ??
- Euh... Oui ?
- Madame Wlassov est réveillée. Vous pouvez la voir quelques minutes. Ensuite, le docteur Fontaud aimerait vous parler.
- Très bien ! Merci.
- Elle est chambre 27. Prenez l'ascenseur.

Daniel cherche du regard les escaliers. Il préfère depuis toujours monter à pied.

La chambre 27 est au bout du couloir. Il frappe doucement. La voix pimentée de parfum slave l'invite à entrer. Marina est allongée et se repose. Elle soulève la tête et sourit au visiteur.

- Daniel ! Quelle bonne surprrrrise.

Daniel réalise qu'il n'a même pas pensé à acheter des fleurs. Au ton de sa voix, Daniel sent que la vieille dame est lasse. Il retrouve pourtant cet accent slave et la quantité incroyable de « r » qui roulent comme des galets battus par les vagues. Parfois, il essaie de parler comme elle, mais se fatigue très vite.

- Marina ! Comment allez-vous ? Vous nous avez fait une belle frayeur tout à l'heure.
- Oh, ce n'est rien ! J'ai eu mal dans la poitrine et je me suis évanouie. Maintenant ça va mieux.
- Mais vous ne nous aviez jamais dit que vous aviez le cœur fragile.
- Ce n'est pas le cœur, c'est Marina qui est fatiguée. Tu sais, la vie a été longue pour moi. Mon corps est usé. Il est temps que Marina retourne sur la terre de ses ancêtres. Mamouska et Papouska m'attendent depuis trop longtemps.
- Ne dites pas des bêtises pareilles Marina. Vous êtes dans un bon hôpital. Je connais bien les infirmières et les docteurs. Vous allez être bien soignée.
- Daniel, Tu es un gentil garçon, mais tu es un peu bête. Tu ne sais pas mentir avec les femmes...
- ... Marina, vous n'êtes pas très gentille...
- ... Tu es un très gentil garçon, disais-je et, je veux que tu me fasses deux promesses...

- ... Deux ??? ...
- ... Veux-tu bien te taire un peu. Tu es pire qu'une vieille femme. Laisse-moi parler.

Daniel prend un fauteuil et s'assoit. Il prend la main de Marina dans la sienne.

- Je vous écoute Marina.
- Voilà qui est mieux. Tu vois quand tu veux, tu sais ce qu'il faut dire. Ecoute-moi bien maintenant et ne me fais pas répéter !

Daniel hoche la tête en signe d'acquiescement.

- Donc, je suis maintenant fatiguée et je vais bientôt partir...

Daniel tressaille légèrement, mais ne dit rien comme il l'a promis.

- ... Je veux reposer avec mes parents à Kronstadt, en Russie. Je voudrais que tu m'y accompagnes. Ne crains rien, depuis longtemps déjà, j'ai fait tout le nécessaire. J'ai retenu ma place, les papiers sont prêts et il y a aussi de l'argent pour le voyage. Tu trouveras dans la commode de ma chambre une enveloppe bleue dans laquelle j'ai tout expliqué. La maison doit être ouverte, car je n'ai pas eu le temps de fermer la porte à clé. Tu penseras à bien tout fermer.

Marina s'interrompt et dévisage Daniel.

- Tu veux bien ?

Daniel plonge ses yeux dans ceux d'un bleu encore vif de la vieille dame.

- Oui, Marina, je vous le promets.
- C'est bien, dit-elle en lui tapotant la main.

Elle repose sa tête sur l'oreiller et ferme les yeux. Daniel ne sait pas quoi faire. Il reste à côté d'elle sans bouger. Il a toujours admiré cette femme qui, malgré les douleurs et les tristesses qui ont jalonné sa vie, a su rester digne, gaie. Oui, gaie. Elle a toujours le mot pour rire, le mot qui remonte le moral. C'est la seule femme en qui Daniel a encore confiance. Pour lui non plus, la vie n'a pas été facile et en particulier avec les femmes. Mais Marina a réussi le miracle de lui faire aimer la femme, à nouveau. A lui faire confiance !

- Je t'ai dit que je voulais deux choses de toi...

Daniel sursaute. Marina a les yeux ouverts et le regarde fixement, cherchant la réponse à une question, dont Daniel n'a pas la moindre idée.

- Oui... Marina... ?
- Je veux que tu retrouves la joie de vivre et que tu prennes femme.
- Là, Marina...
- Заткнуться !!!
- Comment ?
- Tais-toi donc idiot ! Je te connais, tu sais ! Avant même que tu ne viennes habiter chez monsieur Simon, je te voyais parfois dans la rue, près du marché. Je t'ai reconnu tout de suite quand tu es arrivé. Tu ne disais rien. Tu ne dis toujours rien, mais je sais que tu es triste à mourir. Pourtant mourir n'est

pas si triste ! Crois-moi ! Je suis très heureuse. Je ne sais pas pourquoi tu portes en toi tant de souffrance et de tristesse, mais je sais que seule une femme pourra te redonner la joie de vivre. Alors, je veux ta promesse qu'avant la fin de l'année, tu auras trouvé une gentille femme. Une fois que ce sera fait, tu reviendras me voir chez moi. Et tu me la présenteras.

Daniel regarde Marina et ses yeux se remplissent de larmes. Marina lui demande une promesse qu'il n'est pas sûr de tenir. Trop de temps et de larmes ont déjà coulé. Pourtant, Marina attend cet engagement de lui. Peut-il lui refuser cela ? Oui ! C'est sa vie, après tout ! Lui n'a jamais essayé d'influer sur la sienne. Pourquoi lui demande-t-elle l'impossible ? Non ! Il ne peut pas refuser à celle qu'il admire tant une promesse alors qu'elle va mourir ! Daniel frissonne à cette pensée. Lui a déjà pensé mourir souvent. Il est habitué à côtoyer la mort, mais, lui seul, doit mourir, pas ceux qu'il aime.

Marina le fixe toujours. Elle ne le quitte pas un seul instant du regard. Ses yeux sont emplis de douceur et d'amour.

- Bien que ce que vous me demandez soit presque impossible, je vous promets d'essayer de respecter ma parole. Je ne peux pas faire mieux Marina.
- Il faudra donc que je me contente de cela. C'est bien quand même mon petit Daniel. Maintenant, il faut partir, car j'ai des choses à faire avant... Au revoir, Daniel, à bientôt !

Daniel lui lance un dernier regard. Sa voix est nouée. Incapable de prononcer un mot de plus, il sort de la chambre 27. Dans le couloir, il s'adosse au mur et pleure.

Combien de temps reste-t-il ainsi prostré contre le mur, il serait bien incapable de le dire. Ce sont les bruits familiers d'un hôpital qui le ramènent à la réalité. Une infirmière passe devant lui avec un chariot de plateaux-repas.

Il va pour se diriger vers la sortie quand cette même infirmière le rappelle. Elle lui indique le bureau du docteur Fontaud. Il l'a complètement oublié. Mais cela a-t-il encore de l'importance ?

CHAPITRE 4 – NELLY.

Le bureau du docteur Fontaud se trouve au dernier étage. Un petit couloir vitré y mène. Daniel admire la vue superbe malgré la tombée du jour sur le jardin au pied de l'hôpital. Il frappe à la porte. Une jeune femme vient lui ouvrir.

- Bonjour Monsieur Lerda ! Ravie de vous revoir.

Il y a des jours comme ça !!!

- Bonjour Inès ! Comment allez-vous ?
- Je pensais bien vous revoir, mais pas ici. En tous cas, vous avez meilleure allure que la dernière fois.
- Oui, merci ! C'est un peu grâce à vous que je le dois, il faut bien le dire. Je ne vous ai jamais remerciée d'ailleurs.
- Pourquoi me remercier ? Je n'ai fait que mon travail ce jour-là !
- Oui... Peut-être, bredouille tout à coup Daniel. Le docteur veut me voir paraît-il ?
- Euh !! Oui ! En effet ! Suivez-moi.

Daniel suit Inès jusqu'à la porte suivante. Inès frappe doucement et entre sans attendre de réponse. Elle revient au bout de quelques instants et invite Daniel à entrer.

Le docteur Fontaud est une femme fort séduisante malgré sa taille arrondie. Elle porte allègrement sa quarantaine finissante.

Elle tend une main assurée à Daniel et le prie de s'asseoir.

- Monsieur Lerda, je vous remercie d'être venu me voir. J'ai appris par l'accueil que vous étiez un ami de Madame Wlassov. Sachant qu'elle n'a pas de famille, il m'a semblé indispensable de vous parler.
- Docteur ! En effet Marina n'a plus de famille depuis longtemps. Nous habitons dans la même rue et elle vient souvent à l'épicerie où je travaille. Avec ses voisins, nous sommes un peu sa famille de cœur.
- Oui, je vois...

Le docteur parle d'une voix ferme et douce. D'un geste de la main très doux, elle remet en place une mèche rebelle dans sa chevelure blonde, couleur de blé.

- C'est justement à propos de son cœur que je veux vous parler.
- Marina m'a dit qu'elle va mourir : est-ce vrai ?
- Si on ne la soigne pas, oui absolument ! Mais justement ! Madame Wlassov refuse de se faire soigner. Je suis contente de vous connaître, car j'espère à travers vous arriver à la faire changer d'avis.
- Docteur, malgré tout le respect que j'ai pour le corps médical, j'ai encore plus de considération pour Marina. Elle a eu une vie particulière et je sais que son désir de vivre l'a quitté. Je n'arriverai pas à la faire changer d'avis, vous savez !
- Cela m'embête terriblement ! Mon métier est de tout faire pour soigner. Son cas me laisse perplexe.
- Je vous comprends parfaitement. Je sais que parfois, il faut aller contre le sentiment profond d'un être. Et qu'il faut aussi alors se battre pour lui faire reprendre goût à la vie. Je suis bien placé pour le savoir. Mais

dans le cas de Marina, la vie a assez duré pour elle. C'est son esprit qui commande. Son esprit a décidé de retourner au néant afin d'y reposer en paix avec le monde. Nous n'avons pas le droit de nous y opposer.

En disant ces mots, Daniel ne se rend pas compte qu'il a prononcé la phrase la plus longue de sa vie depuis fort longtemps. L'allusion à l'être sauveur qui ramène l'homme perdu dans la tempête de la vie s'adresse bien sûr en particulier à Inès qui est assise au fond du bureau et qui classe des documents.

- Monsieur Lerda, vous me signifiez qu'il est inutile d'essayer de vous convaincre pour que vous m'aidiez,
- Oui, docteur !
- Croyez bien que je le regrette vivement. Mais je ne suis pas toute puissante et je ne peux aller contre la volonté des malades. ... Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir me parler. Puis-je avoir vos coordonnées afin de vous avertir lorsque la fin sera proche ?
- Très volontiers ! Vous avez de quoi noter ?

C'est Inès qui lui tend un carnet et un stylo. Daniel remercie Inès d'un sourire et note ses coordonnées. Il rend le carnet à la jeune femme.

- Le numéro de téléphone est celui de l'épicerie où je travaille, car je n'ai pas le téléphone.
- Merci pour tout Monsieur Lerda.

Le docteur Fontaud tend une nouvelle fois sa main à Daniel et le raccompagne jusqu'à la porte. Daniel sort et fait un signe de la main en direction d'Inès qui le lui rend.

Daniel, curieusement, se sent léger malgré la situation dramatique. Cette entrevue avec le docteur lui a permis de régler ses problèmes. D'abord, il comprend maintenant Marina et il saura l'accompagner jusqu'à la fin de son voyage. Et puis, il a, d'une certaine manière, pu parler avec Inès et la remercier.

Il descend vers le bas de la ville, léger.

Quand il arrive dans sa rue, il est immédiatement pris à partie par la moitié de la rue. Tout le monde est sur le trottoir et discute. Chacun depuis le départ de l'ambulance est venu, à son tour, aux nouvelles. Et personne n'est reparti. Tout le monde sait que Daniel est parti la voir. Alors tout le monde l'attend.

La ville prend parfois l'aspect d'un village où chacun se soucie un peu de son voisin. Mais cela reste toujours situé à une rue à la fois. Une frontière invisible et infranchissable rend hermétique chacune des rues de la ville. Quelquefois même, cette frontière de l'impossible est perceptible au cœur de la rue. Bien que les relations soient cordiales dans leur petite venelle provençale, Daniel est surpris par la réaction des gens. Lui, qui a connu la rue autrement, sait que cette compassion n'est pas toujours présente. Certains jours, il devait galérer pour quelques pièces ou pour un sourire.

Marius Rolland, le patron du bar, invite la foule à venir dans son café boire quelque chose. Marius est un homme corpulent, jovial et rieur. Un rien provoque en lui une « pinte de rire » très communicatif.

Daniel n'a pas très envie d'aller au café. Depuis sa « guérison », il fuit ces lieux comme la peste. Il hésite un moment puis se dit qu'il est guéri de l'alcool et que rien ne le fera rechuter. Il doit pouvoir le faire pour Marina.

Le café est petit, mais Daniel se sent à l'aise malgré tout. Il retrouve des odeurs plus que des senteurs qu'il a pris un temps pour du bonheur, de la chaleur humaine. Les voisins et amis de Marina sont presque tous là. Silencieux, ils interrogent Daniel du regard. C'est surprenant pour un endroit comme celui-là plus enclin au brouhaha perpétuel !

- Alors Monsieur Lerda, quelles nouvelles ?

C'est Pierrette Tesson, la boulangère, qui vient d'exprimer tout haut ce que chacun se demande tout bas.

Daniel ne sait pas comment annoncer la triste nouvelle.

- Marina... madame Wlassov a eu une attaque cardiaque ce matin... Apparemment, cela faisait longtemps qu'elle était malade, mais elle n'a jamais rien fait. ...

Un murmure parcourt la petite assemblée, mais personne n'ose interrompre Daniel.

- ... J'ai pu la voir un moment tout à l'heure. Elle vous envoie ses amitiés et ses pensées. (Daniel se dit qu'un petit mensonge pourra faire passer le reste. De toute manière, il ne trahit pas la vieille dame qui a toujours aimé ses voisins et amis). Elle ne veut pas se soigner davantage. Elle préfère partir et rejoindre ses parents...

Dans le café, le silence se fait oppressant. Quelques larmes coulent discrètement chez certains qui sont plus proches ou plus près (ce qui n'est pas forcément la même chose).

- Elle m'a fait promettre de l'aider à retourner chez elle en Russie et de l'enterrer auprès de ses parents. Elle m'a indiqué chez elle, où je trouverai tous les papiers nécessaires pour le voyage. J'ai aussi vu le docteur qui s'occupe d'elle. Le docteur Fontaud. C'est une doctoresse très gentille et très humaine qui fera tout pour soulager Marina jusqu'au bout.
- Peut-on quand même aller la voir ? demande quelqu'un.
- Bien sûr ! Mais s'il vous plait, n'essayez pas de la dissuader de quoi que ce soit. Marina a pris sa décision en toute conscience et aidez-la à partir dans la joie d'une amitié qu'elle porte haut dans son cœur. C'est difficile, mais c'est important pour elle de laisser la joie et non la tristesse derrière elle.

Marius ne propose même pas de boire quelque chose. Chacun, à son tour, s'excuse et quitte le café, la tête basse et l'esprit occupé. Daniel reste le dernier avec Simon. Personne ne dit mot. Les deux hommes échangent un regard et saluent Marius qui ferme son établissement derrière eux. Ce soir, la rue sera déserte très tôt !

Simon ne relève pas son rideau, non plus. Il se sent vieux et fatigué. La mort annoncée de madame Wlassov lui rappelle celle de Léontine, sa maman. Simon serre la main de Daniel de manière plus appuyée que d'ordinaire et disparaît à l'étage. Chacun dînera avec ses morts ou ses disparus, ce soir.

Daniel ressort presque immédiatement. Il a un petit travail à finir d'abord. Il se rend chez Marina. L'appartement est tel qu'elle l'a laissé. Rangé comme toujours. Chaque chose à sa place et une place pour chaque chose. Marina n'aime pas le désordre. Elle devait être dans son fauteuil à regarder par la fenêtre quand elle a eu son malaise, car son lit est fait et aucun pli ne vient déformer le paysage de sa chambre.

Le paysage est le mot qui convient. Chaque pièce compose un paysage différent de sa vie passée. Marina a pris soin de garder la mémoire de tout. Dans sa chambre, c'est sa ville natale qui se raconte. Dans le salon, c'est sa ville d'adoption. En deux pièces, le tour de sa vie est réalisé. Daniel va jusqu'à la commode et vérifie que l'enveloppe bleue est bien là où Marina l'a indiqué. Il referme le tiroir sans rien toucher puis sort et verrouille la porte.

La clé en poche, il revient lentement vers la boutique. Tout est silencieux. Simon est dans sa chambre. Il regagne sa propre chambre. Allongé sur son lit, il remet la photo de Marina sur le mur en face de lui. Il pense sans arrêt aux promesses qu'il lui a faites. Marina sera-t-elle sa bonne fée ou sa méchante sorcière ?

Sans qu'il sache pourquoi, l'image de Marina s'estompe rapidement et celle d'Inès s'impose.

Il a été content de la revoir cet après-midi. Longtemps, elle est restée dans l'ombre de sa mémoire. Et puis elle a ressurgi comme un petit diabolin sur ressort sortant de sa boîte pour faire peur ou pour amuser. Inès la messagère du passé !

C'était l'époque heureuse !

*

* *

Nelly était si brillante. Daniel attendait toujours la fin des cours pour courir la rejoindre. Il l'admirait plus que tout. Il était sûrement le plus amoureux des deux. Ils vivaient dans un petit appartement douillet. Ils n'avaient pas grand-chose, mais ce peu leur suffisait. Souvent le dimanche, ils partaient se promener dans les collines aux alentours. Nelly était une sacrée randonneuse qui avait, dans sa jeunesse, participé à des raids avec son collègue. Daniel, lui, était un gars de la ville. Le premier caillou était généralement pour lui. Il faut dire que les cailloux se moquaient souvent de lui en se mettant systématiquement dans ses chaussures. Dès qu'il s'arrêtait pour enlever sa chaussure, Nelly se moquait gentiment de lui.

- Quand on a peur de se perdre, on jette des cailloux sur le chemin, pas dans ses chaussures !

C'était dit avec son petit accent britannique qui rendait fou amoureux Daniel. Il remettait sa chaussure très vite et lui courait derrière. Elle partait à rire et criait tout en courant... plus vite que lui !

Quand il la rattrapait, pas toujours, elle le prenait dans ses bras et ils s'embrassaient longuement, à en perdre haleine.

Leur bonheur était presque complet ! Presque, car il manquait à leur couple le ciment indispensable : un enfant.

Les premières années, ni lui ni Nelly n'en avaient le temps. Les études, la carrière. Ils n'avaient pas le temps de s'occuper d'un enfant. Puis les années avaient passé et Nelly ressentait de plus en plus le désir d'être mère. Ils ne se promenaient plus dans les collines, mais dans les jardins publics et les parcs. Daniel sentait Nelly préoccupée, tendue parfois. Elle regardait les enfants, les mamans tenant leur poussette